



JOSEF NADJ

ATEM LE SOUFFLE

SALLE DES FÊTES DE SAZE

SALLE DES FÊTES LA PASTOURELLE, SAINT-SATURNIN-LÈS-AVIGNON

12 13 14 15 17 18 À 17H ET 21H

SALLE DES FÊTES DE SAZE

21 22 24 25 26 27 À 17H ET 21H

SALLE DES FÊTES LA PASTOURELLE - SAINT-SATURNIN-LÈS-AVIGNON

durée 1h15 - création 2012

mise en scène, chorégraphie et scénographie **Josef Nadj**

musique originale **Alain Mahé** assisté de **Pascal Seixas**

musiciens en alternance **Alain Mahé, Pascal Seixas**

costumes **Aleksandra Pešić** accessoires **László Dobó** régie générale **Alexandre de Monte**

construction du décor **Clément Dirat, Julien Fleureau** direction de production **Michel Chialvo**

avec **Anne-Sophie Lancelin, Josef Nadj**

production Centre chorégraphique national d'Orléans, Jel - Színház

coproduction Festival d'Avignon, Théâtre de la Ville-Paris, le CENTQUATRE-Paris, Gouvernement du Portugal Secrétariat d'État à la Culture, Teatro Nacional de São João (Porto)

aides à la création DRAC Centre, la Région Centre, la Ville d'Orléans

avec le soutien spécial du Regional Creative Atelier Josef Nadj, Kanjiza (Serbie), Kiosk, Belgrade et de la Quadriennale de Prague remerciements à Milena Stoicevic

Le Centre chorégraphique national d'Orléans est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication - DGCA - DRAC Centre, la Région Centre, la Ville d'Orléans, le Département du Loiret. Le Centre chorégraphique national d'Orléans - direction Josef Nadj - est membre de l'Association des Centres chorégraphiques nationaux (ACCN).

Spectacle créé le 12 juillet 2012 à la Salle des fêtes de Saze.

Les dates d'Atem le souffle après le Festival d'Avignon : du 2 au 4 novembre 2012 au Teatro Cavallerizza à Reggio Emilia (Italie) ; du 21 au 25 novembre au TNSJ de Porto ; du 12 au 16 décembre à la Scène nationale d'Orléans ; du 15 au 19 janvier 2013 au Théâtre de l'Union de Limoges ; du 3 au 28 avril au CENTQUATRE à Paris.

Entretien avec Josef Nadj

Pouvez-vous nous raconter la genèse de la pièce Atem, que vous créez au Festival d'Avignon ?

Josef Nadj : Le premier moment-clé de cette histoire est une commande que m'a passée la Quadriennale de Prague, sur le thème du rapport intime au spectacle. C'était la première fois que le festival formulait une proposition concrète à des artistes : chacun devait occuper une boîte de quatre mètres sur quatre et y produire une forme accessible au public huit heures par jour. J'ai donc imaginé une présence possible dans cet espace contraint. Nous avons fait construire notre boîte, à l'intérieur de laquelle les spectateurs pouvaient nous observer à travers une vitre. J'ai ensuite sollicité Anne-Sophie Lancelin, interprète dans ma précédente pièce, *Cherry-Brandy*, pour investir cet espace avec moi.

Qu'avez-vous imaginé à l'intérieur de cette boîte ?

J'ai commencé à réfléchir à l'intérieur de ce dispositif, à chercher un état juste dans ce lieu si particulier. J'avais le besoin de ne pas commencer dans le vide total. Il fallait trouver un élément central entre Anne-Sophie et moi-même, créer un signe qui nous serait commun. Nous avons trouvé un bâton. Était-il là, à côté de nous, ou sommes-nous allés le chercher ? Je suis incapable de le dire. Ce bâton a constitué la matrice de la pièce : je l'ai posé entre Anne-Sophie et moi, à la verticale. Nous nous sommes alors interrogés : comment faire un geste vers l'autre, tout en sachant qu'il y avait quelque chose entre nous ? Question simple et cruelle. Imperceptiblement, ce bâton s'est imposé comme le résidu de l'arbre du bien et du mal, mais aussi comme l'axe du monde. Cette interprétation a procédé d'une volonté de nous situer aussi bien dans un espace concret que dans un espace et un temps absolus. Nous avons avancé comme si nous étions guidés par cet objet-là. Une conversation gestuelle s'est alors développée entre nous. Nous sentions, en retraversant cette situation, que nous avions trouvé un centre de jeu possible.

Tout est donc parti d'un bâton. Vous évoquez aussi l'importance du peintre Albrecht Dürer.

Peu à peu, il m'est apparu évident que l'espace que nous construisions avait à voir avec des gravures d'Albrecht Dürer, un artiste très important pour moi. J'avais quatorze ans lorsque j'ai découvert la gravure intitulée *Melencolia I*. Depuis, je me demande pourquoi cette œuvre me fascine autant. Sur cette gravure, on voit un ange, ou plutôt une femme en robe, dotée d'ailes, assise à côté d'un petit homme. Tous deux sont devant une maison. Pour le spectacle, c'est comme si nous avions décidé de faire pénétrer ces deux personnages à l'intérieur de la maison. Nous nous sommes concentrés sur cette gravure aux nombreux détails (des clous, des chaînes, une balance, etc.) ainsi que sur les deux autres gravures qui composent, avec *Melencolia I*, une trilogie : *Saint-Jérôme dans sa cellule* et *Le Chevalier, la Mort et le Diable*. Ces œuvres ont une multitude de significations. Comme un ensemble de rébus, de suggestions, qui reflètent une vision du monde. Elles dépassent leur créateur et nous offrent la possibilité d'ouvrir, de déplier des espaces suggérés, mais non figurés.

Anne-Sophie Lancelin et vous êtes les personnages de cette gravure. Figurez-vous un couple ?

Pas exactement. Nous sommes deux êtres à la recherche d'une harmonie qui abolit le temps d'ici et maintenant. Deux êtres qui créent un temps absolu où la division masculin féminin disparaît. C'est à un niveau spirituel que nous communiquons, le corps brûle et disparaît dans l'intensité de cette communication. Nous nous sommes livrés à une série d'improvisations, en imaginant, par exemple, où allait cette femme, dans quelles circonstances le petit homme s'était retrouvé là, comment s'était passée leur rencontre. Nous avons produit un certain nombre de jeux qui ressemblaient à un ensemble.

Le son est également important dans la pièce...

Lors du premier temps de travail à Prague, j'ai ressenti le besoin d'un environnement sonore. J'ai eu le désir de travailler avec le compositeur Alain Mahé. Nous avons composé un espace sonore surtout avec le son de la nature, celui des éléments et celui de nos gestes. L'environnement ou plutôt l'intérieur sonore et intime a été composé à partir de prises de son en milieu naturel : on entend, entre autres, le son de la mer, du vent, du feu, du métal, de la cire, dans lequel rôde le son de la contrebasse de Pascal Seixas. Nous avons collecté ces éléments sonores pour les agencer, sur le mode d'une recherche en duo, comme je l'avais fait auparavant pour la danse, avec Anne-Sophie Lancelin.

D'où vient le titre de la pièce : *Atem* ?

Pendant la création, je lisais des textes de Celan. Lire des poèmes favorise cet état poétique nécessaire à ma recherche. C'est une nourriture spirituelle essentielle, qui m'aide à fouiller en moi-même. En lisant ses poèmes, j'ai eu une sensation étrange, comme si Celan les avait écrits en regardant le spectacle. Sa parole s'est donc naturellement invitée parmi nous. Le mot *Atem* vient de l'un de ses poèmes : il signifie, en allemand, « souffle ». Il s'est rapidement imposé comme le titre de la pièce.

Le souffle, c'est aussi celui des bougies, présentes entre le public et vous.

Les bougies constituent le seul éclairage de la pièce. Elles permettent de créer un rapport intime et naturel avec le public. Elles font également écho avec le feu présent sur la gravure de *Melencolia I*. Il s'agit du feu des alchimistes, qui fait bouillonner la substance jusqu'à la transformation. Avec toutes les résonances métaphoriques que cela implique au théâtre. Par ailleurs, l'œil s'habitue très vite à la lueur des bougies et chacun peut voir tous les détails sur le plateau. Cet éclairage renforce le sentiment d'être dans un tableau vivant, il donne à l'ensemble un côté très pictural.

Après *Paso Doble* et *Les Corbeaux*, et maintenant *Atem*, on a le sentiment que vous rétrécissez l'espace, à la recherche de la plus grande intimité possible.

Cela fait écho à des cycles de vie et de travail. Cette année correspond au vingt-cinquième anniversaire de ma compagnie. Je réfléchis à ce que j'ai traversé et à la manière dont je peux me projeter vers un nouveau grand cycle de travail. Comme si j'étais au milieu d'un chemin de recherche. Intuitivement,

je ramène l'espace au plus près de moi-même, pour éprouver le souffle de mes envies. J'ai besoin pour cela de petits espaces et d'être seul ou en dialogue avec un partenaire unique. Je travaille beaucoup sur l'épure, des moyens et de l'écriture, sur l'intensité de moments choisis que je veux rendre les plus évidents possibles. Je cherche simplement à préciser mon langage.

Vous nous avez parlé de souffle, d'arbre du bien et du mal : s'agit-il d'une recherche mystique ?

Je dirais plutôt une recherche sur le sacré. Une réflexion globale sur nos existences, sur nos relations humaines à travers les lois de l'univers. Nous parlions d'alchimie précédemment : le théâtre est un lieu de transformation, de mise à l'épreuve de nos capacités psychiques et physiques. On en extrait une substance qui a à voir avec l'énergie de jeu, avec laquelle on crée de nouvelles formes, de nouvelles façons d'être. Ce n'est pas le résultat d'un concept ou d'un travail cérébral, mais d'une succession d'expériences physiques et spirituelles. À chaque spectacle, on ré-invoque cet état obtenu à la suite d'expériences. La magie du spectacle ne produit jamais exactement la même chose : nos corps portent l'expérience de chaque traversée.

Propos recueillis par Renan Benyamina

JOSEF NADJ

Peintre en duo avec Miquel Barceló dans Paso Doble, homme-pinceau dans Les Corbeaux, passeur de cultures et de littérature dans Asobu, Les Philosophes, Cherry-Brandy et bien d'autres pièces : Josef Nadj est un artiste irrigué par de multiples sources. Avec pour principaux outils son corps et son intuition, à la manière d'un artisan, il transforme cette matière mouvante en objets chorégraphiques singuliers. Dessinateur depuis ses quinze ans, le directeur du Centre chorégraphique national d'Orléans aborde la scène comme une page blanche, sur laquelle il trace des signes précis, estompe ou accentue les noirs et fait jaillir de fulgurantes touches de couleur. L'imaginaire de Josef Nadj est également marqué par la Voïvodine, région d'ex-Yougoslavie (actuelle Serbie) où il a grandi, dont les paysages et les mythologies traversent tous ses spectacles. Sa formation au mime, à la musique, au jeu d'acteur et à la danse contemporaine lui ont permis de façonner un style reconnaissable entre tous, entre lyrisme, épure et théâtralité. Familier du Festival d'Avignon depuis 1992 avec Les Échelles d'Orphée, il y a présenté onze spectacles et en a été l'artiste associé en 2006.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 590 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.